

Position du psychiatre

Actes du GTPSI

Volume cinquième

d'

éditions d'une
Paris

Participants

JEAN AYME

MICHEL BAUDRY

JEAN COLMIN

JEANINE COLMIN

ROGER GENTIS

FÉLIX GUATTARI

NICOLE GUILLET

JEAN OURY

MAURICE PAILLOT

JEAN PERRIN

CLAUDE PONCIN

YVES RACINE

HORACE TORRUBIA

FRANÇOIS TOSQUELLES

HENRI VERMOREL

ET BRIVETTE BUCHANAN

à Mâcon,
les 29, 30 avril et 1^{er} mai 1962

Dimanche 29 avril 1962 - matin

[Horace TORRUBIA signale qu'il n'a pas reçu le compte rendu des dernières séances. Jean OURY lui précise que trois exemplaires ont été envoyés à François TOSQUELLES; la discussion s'engage sur les questions matérielles, de diffusion, de retranscription, etc.

Sur ces questions, il est décidé que le travail sera fait à la clinique de La Borde, à Cour-Cheverny, et tiré en autant d'exemplaires qu'il sera nécessaire.

Sur le problème de la retranscription intégrale, François TOSQUELLES demande que tout soit retranscrit, Félix GUATTARI proposant une censure, afin que le texte ne soit pas trop long et qu'il en soit extrait seulement les passages intéressants.

Il est décidé aussi que chaque participant versera une somme afin d'assurer la partie matérielle du secrétariat.

Horace TORRUBIA insiste pour que rien ne soit supprimé des textes – pas même les noms :

HORACE TORRUBIA

Moi, j'ai compris un peu les fantômes, parce que je me suis rendu compte que le frère d'OURY s'appelait François...

Nicole GUILLET

... C'est Fernand !

[Rires]

JEAN OURY

... Bon, c'est résolu.

Sur le déroulement de la séance, François TOSQUELLES propose un tour de table afin que chacun parle de son expérience. Félix GUATTARI est désigné président de séance.]

[Tour de table]

I. Henri VERMOREL

HENRI VERMOREL

Je peux parler de ce que je fais.

J'ai passé quatre ou cinq ans dans un hôpital près de Sarrebourg, à Lorquin [Moselle]; dans cette constellation, dans cet ensemble, personnellement (car on se projette toujours dans son service), je n'ai pas pu dépasser le stade du commandement. J'ai essayé de le franchir, mais je n'ai pas pu y arriver. Il y avait une espèce de structure militaire, des difficultés pour une certaine démocratisation... Nous étions trois psychiatres pour un million d'habitants.

Je suis ensuite venu dans ce service de Bassens [Gironde], où

cela se passe différemment¹. Pour cinq cent mille habitants, on est cinq psychiatres, et il y a douze internes. Pour deux cents malades il y a trois internes, un par pavillon; cela permet un travail un peu plus psychiatrique; il n'y a pas de psychologue, mais nous avons annexé le psychologue du coin.

J'ai fait travailler les malades; mais malgré une certaine critique du système asilaire, je n'ai pas réussi à [lui substituer autre chose]. Tout cela est contemporain des réunions que nous avons eues... Je crois que les réunions m'ont beaucoup aidé pendant mon changement de service.

Il y a quelques semaines, je suis allé aussi dans un groupe de formation. Tout cela m'a ouvert les yeux sur ce qui se passait (ici, c'est quelque chose de semblable): je me suis aperçu que la dynamique des groupes était quelque chose qui existait, et qu'elle avait fonctionné jusqu'à présent à mon insu.

Dans un hôpital psychiatrique classique, il y a une dynamique de groupe, mais elle n'est pas maîtrisée: on ne la « possède » pas. C'est pour cette raison que la critique du système asilaire n'est pas complète (je pense à BALVET). Je me suis donc trouvé à Bassens dans certaines situations où j'ai commencé à réagir de façon un peu paranoïaque... Puis, je me suis aperçu qu'il ne fallait pas continuer dans ce sens.

J'ai pensé qu'il fallait « démocratiser »: donner à chacun le maximum de responsabilités, et faire des réunions, demander à tous les gens ce qu'ils pensaient; je suis allé dans tous les pavillons.

Après cela, j'ai décidé de laisser aux internes la responsabilité d'un pavillon chacun: je ne crois pas qu'un médecin puisse soigner deux cents malades [à la fois], donc j'estime qu'il faut donner à chaque interne la responsabilité complète [d'une

1. Henri VERMOREL détaillera les évolutions du service dans son article « De l'asile à la politique de secteur: l'évolution des institutions et des soins psychiatriques à Bassens » dans *L'Information psychiatrique*, vol. 88 n° 9, 2012.

partie des malades], puisqu'on ne peut pas faire soi-même le traitement général.

Puis, j'ai voulu donner aux infirmiers des responsabilités. On hésite, du point de vue psychiatrique, à donner aux infirmiers un pouvoir réel... Pourtant, ce sont eux qui sont là vingt-quatre heures sur vingt-quatre: je pense qu'il vaut mieux officialiser cette chose. Je suis donc allé dans tous les pavillons et j'ai demandé à tous les infirmiers ce qu'ils pensaient de leur travail, etc. Je n'ai pas pu interpréter les réactions parce que je ne comprenais pas qu'ils ne répondaient pas aux questions. Je croyais que c'était un dialogue rationnel lorsque je disais: « Voilà ce qui va, et ce qui ne va pas »; mais en réalité, ils se situaient vis-à-vis de moi en tant que nouveau médecin, et par rapport à l'ancien, qui était BAILLY-SALIN.

BAILLY-SALIN était estimé d'une grande partie des infirmiers, ça a été long à surmonter. J'ai notamment fait un test sur le nom: sur la porte du bureau, il y avait le nom de BAILLY-SALIN. Je voulais faire enlever cette étiquette et mettre mon nom: c'est venu quatre mois après.

J'ai tout de même continué à faire des réunions que je voulais « démocratiques ». J'ai donc fait des réunions de pavillons, etc. – de temps en temps, des réunions d'état-major avec les internes, les surveillants. Dans l'une de ces réunions, j'ai été pris à partie, y compris par ceux que je croyais être mes alliés d'une façon indirecte ils m'ont démolé, critiqué, avec une espèce de résurgence de l'ancien temps: je ne comprenais plus du tout ce que tout cela signifiait.

Et cela a culminé lors d'une réunion où j'ai compris un peu mieux ce qui se passait parce que je rentrais de chez M^{me} SCHÜTZENBERGER¹. C'était une réunion sur l'alcoolisme:

1. Anne ANCELIN-SCHÜTZENBERGER, psychologue, psychosociologue, psychothérapeute, élève et traductrice de Jacob LEVY MORENO, participa à la création, en 1955, du groupe français d'études de sociométrie, dynamique des groupes et psychodrame présidé par la psychanalyste Juliette FAVEZ-BOUTONIER. Voir notamment « Psychodrame et milieu professionnel »,

dans le service, on avait décidé d'utiliser une technique par l'Apomorphine. J'ai pensé que cela pouvait intéresser les infirmiers à une technique précise: c'était un moyen, dans le fond, de faire passer pas mal d'autres choses, et de les « normaliser » en tant que telles. Alors j'ai expliqué les choses aux infirmiers, avec les internes.

Il y avait dix-sept participants: deux internes, une assistante sociale, des surveillants, des infirmiers de tous les pavillons. D'habitude, on se réunit avec des tables. Comme je venais de chez M^{me} SCHÜTZENBERGER, chez qui on se réunit avec des chaises, en rond, sans aucune protection, j'ai suggéré qu'on enlève les tables. La table, c'est une défense terrible, un rempart. Je crois que le fait de les retirer a transformé l'aspect de la réunion.

L'interne a fait son exposé, puis, quand il est arrivé à la fin, au milieu d'une phrase, il s'est arrêté de parler parce qu'il avait une chose qui le serrait à la gorge: « Le traitement par l'Apomorphine c'est quelque chose qui est pénible, très pénible, le malade souffre pendant la piqûre, moi je n'aime pas quand les gens souffrent »... À ce moment-là, il n'a pas pu continuer à parler, et s'est mis à pleurer. C'est passé inaperçu, ça a été mis par l'ensemble des gens sur le compte de l'émotion de parler en public. J'ai un peu rattrapé ça, il a repris son exposé et on a engagé une discussion.

La discussion s'est déroulée d'une façon à peu près analogue. Les infirmiers se sont mis à nier la réalité de l'alcoolisme en disant: « Est-ce que l'alcoolisme existe réellement? »... C'est curieux, d'entendre de tels propos de la part des infirmiers! Il faut dire que cela ne se passait pas sur un plan rationnel: il est évident que cela recouvrait autre chose. À la fin, un infirmier a dit: « Moi, j'ai failli devenir alcoolique ». Il a parlé de lui,

dans *Travail et méthodes*, Paris, octobre 1955; « Aux sources du psychodrame et de la sociométrie », *Rives*, avril 1959; *Précis de psychodrame*, Paris, Éditions universitaires, 1966; *La sociométrie*, Paris, Éditions universitaires, 1972. Voir aussi Jacob Levy MORENO, *Psychothérapie de groupe et psychodrame*, trad. Anne ANCELIN-SCHÜTZENBERGER, Paris, PUF, 1965.

de son père... Nous avons parlé d'autre chose; puis, en définitive, j'ai dit: « Il faudrait parler avec les malades qui ont eu cette cure, les réunir par petits groupes, leur demander ce qu'ils en pensent, en discuter avec eux, pour voir comment ils ont vécu cette cure ». Un infirmier a dit: « Les malades auront l'impression qu'on veut les faire parler, surtout si vous êtes là ». Je leur ai alors demandé si, pendant la réunion, ils avaient eu l'impression que je voulais les faire parler, eux.

Je crois qu'en fait, c'était ça qui se passait en réalité. Je crois que cette interprétation a été un peu prématurée, trop brutale et violente, changeant complètement avec les habitudes de style démocratique.

La réunion s'est terminée comme ça. Des groupes très actifs se sont constitués, tout le monde discutait à la sortie. On continuait à discuter de l'alcoolisme encore un mois après. Un gars m'a pris à partie à la sortie et m'a dit: « Vous comprenez, moi, quand j'avais dix ans, mon père... ».

Là, je ne peux pas dire que j'ai entièrement explicité ce qui s'est passé dans cette réunion, mais je me suis aperçu d'une façon absolument expérimentale qu'il se passait quelque chose de vraiment particulier sur le plan de la dynamique du groupe, et qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on croit. On ne peut pas s'expliquer cela par la technique d'une réunion de style démocratique uniquement: il se passe des choses sur le plan de la dynamique des groupes qu'on doit connaître.

J'en suis là. Il me semble que je vois un peu maintenant les vrais problèmes. C'est aussi grâce à des réunions comme celles auxquelles j'ai assisté ici. Je pense continuer, d'une part à me faire analyser, d'autre part, je pense m'intéresser en même temps à la dynamique des groupes – non seulement ici, mais aussi avec M^{me} SCHÜTZENBERGER.

ROGER GENTIS

Comment travailles-tu avec M^{me} SCHÜTZENBERGER? Vas-tu à Paris? Fait-elle des réunions dans ta région?

JEAN COLMIN

QUI EST M^{me} SCHÜTZENBERGER ?

Henri VERMOREL

Elle est l'animatrice du groupe français de sociométrie : ce sont des gens qui s'intéressent à la dynamique des groupes, type MORENO et JUNG. Ils font des groupes de formation le week-end, occasionnellement, avec les gens que ça intéresse. Ils font aussi des groupes suivis chaque semaine, qui durent longtemps ; ils ont également d'autres activités sur le plan des cours, conférences.

Cela m'a paru être des gens extrêmement sérieux, connaissant la question, l'ayant pas mal pratiquée, ayant les pieds sur terre et proches de nos préoccupations.

Ils m'ont paru être nos cousins germains, c'est pour ça que j'ai été très intéressé.

JEAN PERRIN

On a fait venir un jour à Rouffach quelqu'un qui travaille sur ces histoires de technique de groupe en Italie. On lui avait demandé de nous exposer l'essentiel de la dynamique de groupe sous l'angle analytique. J'avais des ennuis à ce moment-là, je l'ai amené en lui demandant de faire un diagnostic des relations de groupe, enfin, qu'il me dise ce qu'était cette chose dans le pavillon. Ce qui m'a beaucoup frappé, c'est qu'il m'a dit : « À ma connaissance, [les relations qui existent dans les hôpitaux psychiatriques] n'ont pas été discutées, c'est quelque chose de bizarre, il y a des phénomènes particuliers ».

J'ai pu obtenir une espèce d'enquête sociométrique. Il y a très peu de travaux faits sur les relations qui existent dans les hôpitaux psychiatriques, tout au moins dans les groupes constitués par une pagaille de malades mentaux et de gens qui prétendent les soigner, infirmiers, médecins ou autres. Il ne semble pas que ça ressemble uniquement aux lois habituelles qui régissent les groupes.

Table des matières

Participants	9
Dimanche 29 avril 1962 - matin	11
Tour de table	12
Dimanche 29 avril 1962 - après-midi	51
Discussion - Ordre du jour	84
Dimanche 29 avril 1962 - soir	97
La Chose	97
Lundi 30 avril 1962 - matin	119
Training group	119
Lundi 30 avril 1962 - après-midi	135
Position du psychiatre	135
Lundi 30 avril 1962 - soir	165
Eros de groupe et fantasme de mort	165
Mardi 1er mai 1962 - matin	195
Organisation des travaux	195
Vademecum	207